

## Bouteille à la mer

C'est par la mer que tout est arrivé... C'était l'heure où les touristes s'étaient retirés en vagues successives après avoir rebouché leurs flacons d'huile solaire dont les effluves de coco flottaient encore dans l'air. Les mères avaient retiré avec un peu d'eau de mer le sable collé sur la peau de leurs bambins, les pères avaient replié les parasols. Tous avaient enfilé espadrilles, paréos, tee-shirts et bermudas, pour filer se préparer pour l'heure de l'apéro, des dîners au resto, de la nuit en disco. Ils laissaient derrière eux mégots, bouteilles vides, paquets de biscuits éventrés, restes de chouchous et de beignets collés au fond de leur sachet, bijoux cassés, pièces de monnaie échappées de poches mal fermées. C'était l'heure où j'arpentais la plage désertée pour y glaner les restes de cette population oublieuse de tous les préceptes écologiques qu'on lui imposait toute l'année et qu'elle vomissait en vacances sur le sable chaud.

Les yeux rivés vers le sol, je trainais mon sac et le remplissais de cette régurgitation estivale que j'allais revendre ou consommer à l'abri des regards. Je cachais ma honte derrière une vieille paire de Ray ban aux branches tordues, ramassée la veille. Je passai devant un groupe de jeunes faisant la fête autour d'un barbecue improvisé.

- Pour toi, Mec ! Me cria l'un d'entre eux.

Je saisis au vol la bouteille de whisky presque pleine qu'il me lança. Il avait eu pitié du SDF que j'étais et j'en fus blessé, mais je gardai la bouteille. J'en avais trop besoin. Au moins, il ne m'avait pas ignoré comme tous ces gens qui défilaient devant moi chaque jour en faisant mine de ne pas me voir. La pauvreté fait peur, elle est comme une maladie honteuse qu'on préfère fuir par crainte de la contracter. D'autres me regardaient furtivement puis détournaient le regard et je les entendais alors penser que si je l'avais attrapée, c'était que je l'avais sûrement méritée...

Je m'éloignai pour aller m'asseoir au bord de l'eau. Je débouchai la bouteille puis la portai à ma bouche. Le liquide brûlait délicieusement ma gorge. Je la bus rapidement pour savourer au plus vite ce bien-être éphémère qui me transporterait dans l'oubli. Je fixais mes pieds sales collés à mes tongs et laissais la mer les caresser. Je flottais entre ciel et mer. C'est alors que je la vis. Elle jouait avec les vagues. Je me levai et m'approchai de l'eau, puis attendis. Quand elle fut assez près, je l'effleurai du bout du pied et la fis rouler sur le sable. Je la pris et l'observai. C'était une bouteille vide en verre transparent, sûrement une bouteille de whisky. Ce qui était à l'intérieur m'intriguait. Mais oui, c'était bien un rouleau de papier. Le flacon avait été rebouché avec un bouchon en liège que je fis sauter facilement. J'en sortis le rouleau et en défis la ficelle qui le

maintenait fermé. Je le déroulai lentement. Une écriture manuscrite remplissait la feuille. Je me mis à la déchiffrer avec curiosité, tant cela était insolite.

*«Printemps 2015.*

*A celui ou celle qui trouvera cette bouteille et lira mon message.*

*Je m'appelle Pierre-Henri de Brocard. Je suis fils d'un industriel riche et puissant. Sitôt mon diplôme d'ingénieur en poche, j'ai rejoint mon père qui comptait sur moi pour reprendre son entreprise florissante. Depuis tout petit, j'ai toujours fait ce qu'il décidait être bon pour moi et j'ai toujours cru que cela l'était. J'ai travaillé à ses côtés souvent sept jours sur sept pour faire prospérer la société et ses actionnaires exigeants. Je me suis offert voitures de luxe, villas somptueuses, filles magnifiques et ai vécu une vie dorée à cent à l'heure. Et puis un jour, ma jeune sœur nous a quittés, car la seule chose qu'on n'a pas pu lui offrir, c'était une bonne santé. Ça a eu l'effet d'un électro choc. J'ai longuement réfléchi à ce que je voulais vraiment. Ce n'était sûrement pas ce que je vivais. Profit, argent, pouvoir, ambition, spéculation, tout cela me répugnait à présent. Alors j'ai tout plaqué. Pas un mot pour mon père qui aurait mis tout en œuvre pour me retenir. Pas un baiser pour ma pauvre mère à qui j'ai dû briser le cœur une seconde fois.*

*Marseillais, j'ai très vite su piloter tout ce qui pouvait naviguer sur l'eau. C'est donc bientôt devenu une évidence : je devais vivre sur la mer, loin de la folie du monde. Je ne pensais plus qu'à ça. Dans le plus grand secret, j'ai donc fait l'acquisition de ma nouvelle propriété et ai préparé mon exil. J'ai acheté matériel, équipement, semences, ainsi qu'un chien qui allait devenir mon meilleur ami. Vivre seul, dans la plus grande simplicité et en toute autonomie, uniquement des dons de la nature et de mes compétences d'ingénieur, tel était mon objectif. Faire le voyage une seule fois, pas de ravitaillement, pas de retour. Un matin, j'ai abandonné téléphone portable, ordinateur, tablette et j'ai embarqué tout le reste sur mon bateau pour rejoindre ma nouvelle demeure : une île déserte au large de la Méditerranée. Mon île. C'était il y a un an. Aujourd'hui, je vis à l'abri de la cabane que je me suis construite. Je me lève et me couche avec le soleil. Je me nourris des fruits de la pêche et de la terre que je cultive. Je ne manque pas de travail et je sais enfin à quoi il sert. La solitude ne me pèse pas et je puise ma force dans la méditation. L'argent m'est inutile. Je suis riche du ciel, de la terre et de l'eau. Je me sens enfin VIVANT.*

*Vous qui me lisez, je vous serais reconnaissant de faire suivre ce message à mes parents. J'espère qu'ils comprendront mon choix en me lisant. Qu'ils ne me cherchent pas. Qu'ils me pardonnent du mal que j'ai dû leur faire en les quittant. Voici leur adresse...»*

Je lus et relus l'adresse, stupéfait. Ses parents habitaient à Marseille, à deux pas d'ici. C'était incroyable ! Le document datait de plus d'un an. Comment cette bouteille avait-elle pu échouer justement à l'endroit d'où ce gars était originaire ? Je conclus à un canular et m'apprêtais à rendre à la mer cette bouteille et son contenu. Puis, j'eus un doute. J'avais envie de croire à cette histoire. Et si tout était vrai... Je ne pouvais pas laisser ces gens croire à la disparition de leur fils alors qu'il était vivant ! Je devais envoyer ce message à l'adresse indiquée. Je réfléchis encore. Je pouvais même aller le déposer dans leur boîte aux lettres et ainsi vérifier leur existence. Je décidai de me mettre en route sur le champ. J'oubliai l'hypothèse du canular et me sentis investi d'une mission qui allait me sortir de ma triste routine. Je sortis de mon sac un vieux plan de Marseille récupéré dans une poubelle et me mis en marche.

Après une bonne heure, j'arrivai enfin dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement et pénétrai dans le riche quartier Talabot. Des hautes palissades dissimulaient des magnifiques villas qui regardaient la Méditerranée, l'île du Frioul et le Château d'If. Je faillis rebrousser chemin tant je me sentais comme un intrus dans ce paysage de rêve. En tongs, jean et tee-shirt troués, j'étais le vilain petit canard parmi les cygnes blancs. Mais la curiosité l'emporta. Il fallait que je sache si ces gens habitaient vraiment là. Grâce à mon plan, j'arrivai bientôt dans ladite rue. Je déchiffrai les numéros sur les porches luxueux et me plantai devant le 18. C'était là. Je cherchai un nom sur la boîte aux lettres. J'y lus : « Madame veuve Marie-Jacqueline de Brocard ». Tout était donc peut-être vrai ! Impossible de distinguer la maison tant la clôture était haute. J'allais glisser le document dans la fente de la boîte lorsque soudain j'hésitai et le retins encore quelques secondes, car avec lui allait disparaître Pierre-Henri et son histoire dont je ne connaissais jamais la véracité.

C'est à ce moment-là que le portillon s'ouvrit brusquement sur une femme d'environ 65 ans tenant en laisse un labrador. Nous restâmes face à face, surpris. La dame revêtait une tenue estivale élégante et portait des lunettes à verres fortement teintés de sorte que je ne distinguais pas ses yeux. Elle s'appuyait d'une main sur une fine canne blanche et tenait de l'autre la laisse de son chien. Je remis sans réfléchir le papier dans ma poche et restai planté là, muet. Le

labrador, jusqu'alors immobile, se mit à remuer frénétiquement la queue et à aboyer vivement en me regardant. Il échappa brutalement à sa maitresse pour tourner joyeusement autour de moi.

- Charly, aux pieds ! Ordonna la dame, d'un ton autoritaire.

Le chien obéit aussitôt. Elle s'approcha de moi lentement tout en murmurant :

- Mon Dieu ! ce n'est pas possible...

Resté jusque là immobile, je reculai lorsqu'elle voulut me toucher.

- Ne partez pas. Approchez. Me dit-elle d'une voix douce.

Je fis, malgré moi, un pas vers elle. Je ne pouvais résister à cette sorte de magnétisme qui émanait d'elle. Elle lâcha la laisse du chien puis elle posa ses mains sur mon visage pour en parcourir doucement les contours comme le font tous les non-voyants. J'étais comme hypnotisé et la laissai faire. Elle porta tout à coup une main à sa bouche en signe de stupéfaction, puis elle me prit tendrement dans ses bras en s'exclamant :

- Pierre-Henri, mon fils ! J'ai toujours su qu'un jour tu reviendrais... Entre, mon chéri.

Abasourdi, je ne protestai toutefois pas tant sa tendresse était sincère. J'étais intensément troublé. Une mère pouvait-elle se tromper ? Puis j'eus comme une impression de déjà-vu et tout me parut incroyablement familier : cette femme et son parfum, cette villa sublime et les jappements de Charly... Je la suivis sans un mot. Je refermai lentement la porte sur mon passé et mon identité que j'avais soudain oubliés. Qui étais-je vraiment ?